

couvrirent Arkhangel. Ce fut bientôt un entrepôt de quelque importance.

Tandis que la mer Blanche ouvrait un débouché avantageux aux productions d'une partie de l'empire, une autre partie écoulait les siennes par Narva. Les affaires devinrent même avec le temps assez vives dans cette rade pour exciter la jalousie des Danois, des Suédois, et des villes anséatiques. On faisait aussi quelques achats et quelques ventes sur les frontières.

Depuis les conquêtes faites par Pierre 1^{er} sur les bords de la Baltique et la fondation de Pétersbourg, le commerce de la Russie a pris un plus grand essor. Ses exportations en grains, en fourrures, en fer, en chanvre, en munitions navales, en d'autres objets, s'élèvent annuellement à plus de cent millions de livres. Pendant long-temps elle reçut de l'étranger beaucoup moins qu'elle ne lui donnait. Peu à peu le goût pour les productions des autres climats s'est introduit parmi ses sujets, sans que les moyens pour les obtenir aient augmenté dans les mêmes proportions. On peut douter si de nos jours l'empire n'achète pas autant ou plus qu'il ne vend. Ce qui concerne son état militaire est mieux connu.

XXII.
Forces mili-
taires de la
Russie.

Avant le milieu du seizième siècle, la Russie n'avait point de troupes. Lorsqu'il fallait soutenir ou déclarer la guerre, les gouverneurs des villes donnaient un arc aux artisans, les propriétaires des terres en donnaient un à leurs paysans, et

on traînait ces malheureux au combat. A ces bandes précipitamment rassemblées et toujours impatientes de se disperser fut substituée en 1545 une milice permanente qui reçut des armes à feu. Ces strelitz ne remplirent pas long-temps l'objet que le ministère s'était proposé. Comme leur paie n'était pas suffisante pour les faire subsister, et qu'en dédommagement il leur avait été accordé de grands privilèges pour le commerce, la plupart d'entre eux devinrent marchands. Leur service n'était rien pendant la paix, et lorsqu'on devait entrer en campagne, ils faisaient marcher à leur place le premier homme qui se présentait. Bientôt ce corps mal organisé se trouva sans force contre l'ennemi, et ne fut redoutable qu'à ses maîtres.

Pierre 1^{er} cassa cette milice indisciplinée et séditieuse, et parvint à former un état de guerre modelé sur celui du reste de l'Europe. Ce plan a été suivi sans interruption. En 1783 l'armée s'élevait à deux cent trente mille hommes, parmi lesquels on comptait cinquante-deux mille cavaliers. Les Cosaques et les Tartares devaient fournir un nombre à peu près égal de troupes irrégulières; mais il est rare qu'on requière leur contingent entier.

C'est une opinion erronée peut-être, mais assez généralement reçue, que la plupart des officiers russes sont sans instruction, peu délicats sur le point d'honneur, rampans devant leurs supérieurs,

durs envers leurs subalternes , et beaucoup trop occupés du soin de tirer de leurs places tout ce qu'elles peuvent rendre. Il est reçu que chaque colonel instruit son régiment selon son système ; qu'il n'y a nulle uniformité dans les manœuvres des armées ; que la formation et le développement des carrés , seule manière usitée contre les Turcs , est le seul point où l'on remarque un grand ensemble. Il est reçu que les généraux , fidèles aux routines qu'ils reçurent des premiers Allemands qui les formèrent , ont négligé de suivre les progrès qu'a faits depuis la tactique. Il est reçu qu'on manque absolument d'ingénieurs , et que l'artillerie , qui est nombreuse , tire avec plus de vivacité que de justesse.

Pendant les armées russes ont eu souvent des succès , et en ont eu quelquefois contre les meilleures troupes de l'Europe. C'est que le soldat n'y connaît pas la désertion. C'est qu'il ne se plaint ni ne fuit jamais. C'est que les revers ne le découragent point. C'est que sa soumission aux ordres qu'il reçoit est entière. C'est qu'il peut camper et coucher sur la terre dans toutes les saisons. C'est qu'un peu de gruau lui suffit pour toute nourriture. C'est que , par la magie du despotisme , il peut exécuter lui seul ce qui dans les autres armées exige un attirail immense d'ouvriers et de voitures.

Combien le gouvernement devrait s'occuper de la conservation de pareils hommes ! Toutefois on

les enlève à leur famille , sans leur laisser l'espoir de la revoir un jour. Le bâton est leur seul instituteur. Ils campent quatre mois , quelque temps qu'il fasse , et le reste de l'année ils sont entassés dans des cabanes nécessairement malsaines. Le vêtement et les vivres répondent à l'habitation. S'ils sont blessés ou malades , des chirurgiens sans humanité comme sans expérience s'en emparent. L'âge ou les infirmités les ont-ils mis hors d'état de suivre leurs drapeaux , ils sont confinés dans des garnisons où ils sont traités en gens dont on n'attend plus aucun service. Aussi , quoique les soldats soient soldats pour toujours , faut-il tous les ans à l'armée , même en temps de paix , un remplacement d'un huitième.

La Russie n'avait pas un bateau lorsque Pierre 1^{er} prit les rênes de l'empire. Il désira d'avoir des navires ; et ses conquêtes sur la Baltique les lui rendirent bientôt nécessaires. Cependant ses premiers soins se bornèrent à faire construire des bâtimens propres à la défense des côtes qu'il venait d'acquérir , à l'attaque des côtes qui menaçaient ses nouvelles possessions. Ce sont des galères de différentes grandeurs , les unes disposées pour l'infanterie , et les autres pour la cavalerie. Comme ce sont les soldats , tous instruits à manier la rame , qui forment eux-mêmes les équipages , il n'y a ni retardement ni dépense à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits , et le débarquement se fait où l'on est le moins attendu.

La descente exécutée, les troupes tirent les galères à terre et en forment un camp retranché. Une partie de l'armée est chargée de sa garde ; le reste se répand dans le pays qu'il faut mettre à contribution. L'expédition faite, on se rembarque pour recommencer ailleurs les ravages.

L'utilité que le créateur de la Russie tira de ces premiers armemens le décida peut-être à construire de grands vaisseaux ; et ce fut à Cronstadt, qui sert de port à Pétersbourg, qu'il plaça ses flottes.

La mer n'est pas assez large devant le bassin du port. Les bâtimens qui veulent y entrer sont violemment poussés sur les côtes dangereuses de la Finlande. On y arrive par un canal si rempli d'écueils, qu'il faut un temps fait exprès pour les éviter. Les navires s'y pourrissent vite. L'expédition des escadres est retardée plus long-temps qu'ailleurs par les glaces. On ne peut sortir que par un vent d'est, et les vents d'ouest règnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient, c'est qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Pétersbourg, d'où les vaisseaux n'arrivent à Cronstadt qu'après avoir passé avec de grands dangers un bas-fond qui se trouve au milieu du fleuve.

Si Pierre 1^{er} n'avait eu cette prédilection aveugle que les grands hommes ont, comme les hommes ordinaires, pour les lieux qu'ils ont créés, on lui eût fait aisément comprendre que Cronstadt et

Pétersbourg n'avaient pas été formés pour être l'entrepôt de ses forces navales, et que l'art n'y pouvait pas forcer la nature. Il aurait donné la préférence à Revel, qui se refusait beaucoup moins à cette importante destination. Peut-être même des réflexions plus profondes l'auraient-elles convaincu qu'il n'était pas encore temps d'aspirer à ce genre de puissance.

Il est démontré par la raison et par l'expérience qu'une marine militaire doit avoir pour base une marine marchande. La Russie est, de toutes les nations de l'Europe, celle que l'abondance de ses munitions navales, que le volume et la quantité de ses productions appelaient à une navigation plus vive et plus étendue. Cet empire n'avait pas pourtant un seul bâtiment de commerce à l'époque où l'on voulut lui donner des flottes. Un instituteur qui aurait voulu suivre l'ordre naturel des choses aurait cherché à procurer d'abord à ses états ce qui leur manquait essentiellement. Un ordre si simple fut interverti dès l'origine, et on ne s'est pas écarté depuis de ce mauvais système.

Il est sorti des ateliers formés à Arkhangel sur les bords de la Baltique, et à Kherson sur les bords de la mer Noire, beaucoup de vaisseaux, mais tous vaisseaux de guerre. Les navires de commerce qui sortent des rades de l'empire n'y ont été ni construits, ni équipés, et n'y ont reçu une naturalisation momentanée que pour pouvoir

jouir des avantages que le pavillon russe leur procure. A peine s'en trouve-t-il quinze ou vingt qu'on puisse dire nationaux. L'abus est connu du ministère; et s'il le souffre, ce ne peut être que dans la vue de flatter le souverain ou de faire illusion au peuple. Tout le temps que ce désordre continuera, les escadres seront vainement nombreuses et bien armées; elles ne feront rien de grand, rien d'utile, ou ne l'opéreront qu'avec le secours d'équipages, de pilotes, d'amiraux étrangers.

xxiii.
Obstacles
qui s'opposent à la prospérité de la Russie.
Moyens qu'on pourrait employer pour les surmonter.

Cependant la réforme qui sollicite le plus vivement les soins de la Russie, c'est l'amélioration de son gouvernement. Ceux-là se trompent ou cherchent à nous égarer, qui en vantent les institutions, parce que, tout immense qu'est cet empire, il a depuis deux siècles moins éprouvé de révolutions que les républiques ou les royaumes qu'on croit les plus fortunés du globe. La couronne, disent-ils, est plusieurs fois tombée des têtes qui la portaient sans qu'il en soit arrivé aucun mal aux peuples; et les orages de la cour n'ont pas plus agité l'état que les vents légers qui sillonnent la surface de l'Océan ne troublent le calme éternel qui règne au fond des mers.

Il y a de la vérité dans cette assertion; mais les conséquences qu'on en tire n'en sont pas pour cela moins erronées. Le calme qu'on nous vante tant n'a pour base unique que la superstition et le despotisme. Tout Russe a pensé jusqu'ici que ses souverains avaient essentiellement le droit de

diposer de son existence actuelle, et qu'il appartenait à ses guides spirituels de décider de sa destinée future. Aveuglement courbé sous ce double joug, il n'a jamais osé lever sa tête vers le ciel pour y lire la loi écrite en caractères éternels, qui l'aurait éclairé sur la dignité de l'homme. Le progrès des lumières doit amener une révolution dans les idées, et l'époque n'en paraît pas éloignée.

Dans un gouvernement aussi absolu, aussi arbitraire que celui qui s'est successivement formé en Russie, il ne saurait exister de lien entre les membres et leur chef. S'il est toujours redoutable pour eux, toujours ils sont redoutables pour lui. La force publique, dont il abuse pour les écraser, n'est que le produit des forces particulières de ceux qu'il opprime; le désespoir ou un sentiment plus noble peuvent à chaque instant les tourner contre lui.

Le respect qu'on doit à la mémoire de Pierre 1^{er} ne doit pas empêcher de dire qu'il ne lui fut pas donné de voir l'ensemble d'un état bien constitué. Jamais il ne s'éleva jusqu'à combiner la félicité de ses peuples avec sa grandeur personnelle; après ses magnifiques établissemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la servitude et dans l'oppression. Il ne voulut rien relâcher de son despotisme; il l'aggrava peut-être, et laissa à ses successeurs cette idée atroce et destructive, que les sujets ne sont rien, et que le souverain est tout.

Depuis sa mort ce mauvais esprit s'est perpétué. On n'a pas voulu voir que la liberté est le premier droit de tous les hommes; que le soin de la diriger vers le bien commun doit être le but de toute société raisonnablement ordonnée, et que le crime de la force est d'avoir privé la plus grande partie du globe de cet avantage naturel.

Le cabinet de Pétersbourg a craint un réveil propre à entraîner le démembrement ou même la dissolution de l'empire. On peut douter si les mesures imaginées pour le prévenir sont bien combinées. Jusqu'à notre âge ce fut un recueil informe d'ordonnances contradictoires successivement dictées par la plus stupide ignorance qui régla les droits et les devoirs de la nation. Au jugement de beaucoup de bons esprits, les lois nouvelles ne se concilient ni avec celles qui les ont précédées, ni entre elles, ni avec les mœurs, la religion et le climat du pays. Si l'autorité ne montre aucun doute sur la bonté de son ouvrage, c'est que ses rescrits sont tous publiés avec appareil, c'est qu'on en observe quelques formes, c'est qu'aucune réclamation n'arrive au pied du trône.

Mais le génie eût-il trouvé les meilleures combinaisons possibles, vraisemblablement elles ne suffiraient pas pour dissiper une léthargie dont on ne retrouve pas l'origine. Pour accélérer les progrès toujours trop lents d'une sage législation, d'une bonne éducation, il faudrait peut-être

choisir la province la plus féconde de l'empire, y bâtir des maisons, les pourvoir de toutes les choses nécessaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faudrait appeler des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'asile qu'on leur aurait préparé, leur assurer une subsistance pour plusieurs années, les faire gouverner par un chef qui n'eût aucun domaine dans la contrée. Il faudrait accorder la tolérance à toutes les religions, et par conséquent permettre des cultes particuliers et domestiques, et n'en point permettre de public.

C'est de là que le levain de la liberté s'étendrait dans tout l'empire. Les pays voisins verraient le bonheur de ces colons, et ils voudraient être heureux comme eux. Jeté chez des sauvages, je ne leur dirais pas, construisez une cabane qui vous assure une retraite contre l'inclémence des saisons, ils se moqueraient de moi; mais je la bâtirais. Le temps rigoureux arriverait, je jouirais de ma prévoyance; le sauvage le verrait, et l'année suivante il m'imiterait. Je ne dirais pas à un peuple esclave, *sois libre*; mais je lui mettrais devant les yeux les avantages de la liberté, et il la désirerait.

Je me garderais bien de charger mes transfuges des premières dépenses que j'aurais faites pour eux. Je me garderais bien davantage de rejeter sur les survivans la dette prétendue de ceux qui mourraient sans l'avoir acquittée; cette politique

serait aussi fausse qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don sa personne, ses forces, ses talents, sa vie, ne vous gratifie-t-il pas assez? Faut-il qu'il vous paie la rente du don qu'il vous fait? Lorsqu'il sera opulent, alors vous le traiterez comme votre sujet. Encore attendrez-vous la troisième ou quatrième génération, si vous voulez que votre projet prospère, et amener vos peuples à une condition dont ils auront eu le temps de connaître les avantages.

Jusqu'à cette époque la cour de Russie fera des efforts inutiles pour éclairer les peuples en appelant des hommes célèbres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays comme les plantes étrangères périssent dans nos serres. Inutilement on formera des écoles et des académies à Pétersbourg; inutilement on enverra à Paris et à Rome des élèves sous les meilleurs maîtres : ces jeunes gens, au retour de leur voyage, seront forcés d'abandonner leur talent pour se jeter dans des conditions subalternes qui les nourrissent. En tout il faut commencer par le commencement; et le commencement est de mettre en vigueur les arts mécaniques chez les basses classes. Sachez cultiver la terre, travailler les peaux, fabriquer des laines, et vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur sein sortiront des enfans qui, dégoûtés de la profession pénible de leurs pères, se mettront à pen-

ser, à discourir, à arranger des syllabes, à imiter la nature; et alors vous aurez des poètes, des philosophes, des orateurs, des statuaires et des peintres. Leurs productions deviendront nécessaires aux hommes opulens, et ils les acheteront. Tant qu'on est dans le besoin on travaille; on ne cesse de travailler que quand le besoin cesse. Alors naît la paresse; avec la paresse l'ennui; et partout les beaux-arts sont les enfans du génie, de la paresse et de l'ennui.

Étudiez les progrès de la société, et vous verrez des agriculteurs dépouillés par des brigands, ces agriculteurs opposer à ces brigands une portion d'entre eux, et voilà des soldats. Tandis que les uns récoltent et que les autres font sentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur et au soldat: Vous faites un métier pénible et laborieux. Si vous vouliez, vous soldats, nous défendre; vous, laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de vos fatigues par nos danses et par nos chansons. Voilà le troubadour et l'homme de lettres. Avec le temps cet homme de lettres s'est ligué, tantôt avec le chef contre les peuples, et il a chanté la tyrannie; tantôt avec le peuple contre le tyran, et il a chanté la liberté. Dans l'un et l'autre cas, il est devenu un citoyen important.

Suivez la marche constante de la nature; aussi-bien chercheriez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts et vos dépenses

s'épuiser sans fruit ; vous verrez tout périr autour de vous ; vous vous retrouverez presque au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, et vous y resterez jusqu'à ce que les circonstances fassent sortir de votre propre sol une police indigène dont les lumières étrangères peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en espérez pas davantage, et cultivez votre sol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'est que les sciences et les arts nés sur votre sol s'avanceront peu à peu à leur perfection, et que vous serez des originaux ; au lieu que, si vous empruntez des modèles étrangers, vous ignorerez la raison de leur perfection, et vous vous condamneriez à n'être jamais que de faibles copies.

xxiv.
L'Europe
doit-elle con-
tinuer son
commerce
avec les
Indes ?

Après avoir développé la manière dont les nations de l'Europe ont conduit jusqu'à présent le commerce des Indes, il convient d'examiner trois questions qui semblent naître du fond du sujet, et qui ont partagé jusqu'ici les esprits. Doit-on continuer ce commerce ? Les grands établissemens sont-ils nécessaires pour le faire avec succès ? Faut-il le laisser dans les mains des compagnies exclusives ? Nous porterons dans cette discussion l'impartialité d'un homme qui n'a dans cette cause d'autre intérêt que celui du genre humain.

L'ignorance ou la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues, le commerce que d'après ses intérêts. Il

n'y a que le philosophe qui sache douter qui se taise quand il manque de lumières, et qui dise la vérité quand il se détermine à parler. En effet, quelle récompense assez importante à ses yeux pourrait le déterminer à tromper les hommes et à renoncer à son caractère ? La fortune ? il est assez riche s'il a de quoi satisfaire à ses besoins singulièrement bornés. L'ambition ? s'il a le bonheur d'être sage, on peut lui porter envie, mais il n'y a rien sous le ciel qu'il puisse envier. Les dignités ? on ne les lui offrira pas, il le sait ; et on les lui offrirait, qu'il ne les accepterait pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie ? il ignore l'art de flatter, et il en dédaigne les méprisables avantages. La réputation ? en peut-il obtenir autrement que par la franchise ? La crainte ? il ne craint rien, pas même de mourir. S'il est jeté dans le fond d'un cachot, il sait bien que ce ne sera pas la première fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu, et qu'elle n'en est sortie que pour aller sur un échafaud. C'est lui qui échappe à la main du destin, qui ne sait par où le prendre, parce qu'il a brisé, comme dit le stoïcien, les anses par lesquelles le fort saisit le faible pour en disposer à son gré.

Ceux qui voudront considérer l'Europe comme ne formant qu'un seul corps dont les membres sont unis entre eux par un intérêt commun, ou du moins semblable, ne mettront pas en pro-